



**HAL**  
open science

## La reconnaissance, textes et photos

Jean-Louis Tornatore

► **To cite this version:**

Jean-Louis Tornatore. La reconnaissance, textes et photos. Vous avez dit “âges de la vie” ?, 2006, France. pp.109-133. halshs-00124334

**HAL Id: halshs-00124334**

**<https://shs.hal.science/halshs-00124334>**

Submitted on 15 Jan 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La reconnaissance, textes et photos

**Jean-Louis Tornatore**

Université Paul Verlaine – Metz

Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture, Paris

pour Noël Barbe

Ce serait une esquisse, la frêle armature sensible d'une réflexion sur la mémoire au carrefour de la dette et de la reconnaissance. Parcourant sur une trentaine d'années, de la fin des années 1970 à aujourd'hui, « l'espace de la mémoire de la "Lorraine sidérurgique" » (Tornatore à paraître a) – une configuration mouvante enregistrant les actions sur la fuite du temps, sur le passé prégnant d'une condition ouvrière, d'une culture technique, consécutivement à la perte d'une activité industrielle forte d'un siècle –, j'ai été confronté à la présence insistante de la figure du père. Dans l'histoire du démantèlement de la sidérurgie lorraine, celle-ci se remarque au moment où la fin de l'activité est ratifiée, marquée par l'extinction des hauts fourneaux<sup>1</sup>, emblèmes de la filière dite chaude de la fabrication de l'acier, et par conséquent du siècle sidérurgique lorrain. Le temps militant des luttes pour la sauvegarde de l'activité et la reconnaissance, sans intermédiaires, c'est-à-dire par ses propres acteurs, d'une culture ouvrière fait place au temps d'une nouvelle militance : des enfants d'ouvriers, plus souvent des fils, œuvrant pour la conservation de traces ou l'intégrité du fil de la mémoire. Au point que s'est imposée dans un premier temps la thématique de la dette comme clé de compréhension des engagements des personnes : des fils engagés dans un travail de justice mémorielle, procédant de l'acquittement d'une dette envers leur père, celle de leur avoir permis, au prix de la souffrance des corps, de transcender leur condition sociale.

La « dette des fils », comme position morale, serait l'indice d'une ambiguïté constitutive de la relation au passé, elle serait au confluent de la double dimension de rupture et de continuité qui lui est associée via le travail de mémoire ou le travail sur les traces. Elle dirait à la fois comment des fils concilient mémoire de classe et rupture patrimoniale et/ou rupture de classe et mémoire patrimoniale, en tant précisément qu'ils sont et sortis de la condition ouvrière et confrontés à son « extinction » locale. Conjointes, le dépassement et la perte révèlent la fragilité de leur action et l'acuité de leur engagement. Celui-ci affronte « l'énigme de la trace », selon Paul Ricœur : un « effet signe de sa cause », image au présent d'un passé révolu sous constante menace d'effacement (Ricœur 2004 : 168). Que faut-il garder en mémoire ?

---

<sup>1</sup> Inauguré dans les années 1970, le processus a touché inégalement les différentes zones de la sidérurgie lorraine, ce qui a contribué à contraster l'espace de la mémoire. Mes observations portent sur deux secteurs où j'ai particulièrement enquêté : le bassin de Longwy et la vallée de la Fensch, à Pouest de Thionville.

De quelles « traces » sommes-nous les fils ? Dans quelles traces nous reconnaissons-nous et nous faisons-nous reconnaître ?

J'ai repéré deux modes d'acquiescement de la dette qui, abstraction faite, par manque de place, de leurs conditions sociales et politiques d'effectuation, seraient symptomatiques de l'ambivalence de l'action sur le passé. D'une part, une activité photographique quasi-compulsive, en forme de pratique amateur : l'œil collé au viseur, les fils parcourront les lieux du monde finissant, se donnant pour urgente mission de saisir les ultimes battements de l'usine laborieuse, de rendre compte de l'éradication des friches livrées aux ferrailleurs ; ils organiseront des expositions alors de commémoration ou en publieront des ouvrages « grand public ». J'ai formulé par ailleurs l'hypothèse que cette intense activité serait venue suppléer à un défaut de travail officiel de mémoire, rendu impossible par une politique délibérée de table rase. Activité patrimoniale élémentaire, la photographie vaudrait alors comme « symptôme », au sens freudien du terme : trouble du souvenir et signe d'une blessure non refermée, d'un deuil encore à faire ; mais aussi comme geste de résistance à l'effacement, par politique délibérée ou par impéritie, des traces du passé (Tornatore 2006). D'autre part, une action, apparentée à la dynamique des « friches culturelles » (Lextrait 2001), caractérisée par le souci de promouvoir un lieu à vocation d'action culturelle qui ménagerait dans ses buts un travail sur la mémoire collective, ouvrière et immigrée. Ainsi un groupe de jeunes du lieu, enfants d'ouvriers et d'immigrés, sera à l'origine d'un « café-spectacle », initialement pensé comme un lieu d'expression artistique – musicale principalement – se greffant sur ou prenant pour modèle une forme de sociabilité du monde dont ils sont issus. J'ai suggéré que le phénomène déclaré alternatif de mise en culture des friches industrielles pouvait donner lieu à des investissements mémoriels et patrimoniaux également déployés hors des voies instituées de la patrimonialisation (Tornatore 2003). Cette propriété se révèle ici dans la dimension autonomiste, et non pas compensatoire<sup>2</sup>, de l'action : une volonté de rompre avec la vieille tradition paternaliste qui enserrait les territoires industriels.

Précisément le contraste – qu'il convient de ne pas durcir – entre les deux modes d'acquiescement de la dette peut servir de grille de lecture au travail de mémoire selon son point d'ancrage : en deçà de la rupture ou en aval de la relation de continuité. L'activité photographique signe un acquiescement douloureux, empreint d'une interrogation sur le monde perdu. Celui-ci, littéralement, « porte » les stigmates de la perte. Mais elle peut aussi, dans un registre plus positif, inviter à une réflexion sur les ruptures qui rythment fatalement le cours du temps social et sur les médiations que celles-ci nécessitent. Avec l'action culturelle, l'acquiescement tendrait d'emblée vers le pôle de la mémoire heureuse. Il s'apparenterait à la gestion symbolique des passages : passages générationnel et de classe, et ouvrirait ainsi sur l'avenir : bref, non pas des fils photographes qui foulent « les cendres du vieux monde »<sup>3</sup> mais des fils qui avancent et prennent en main leur destinée en emportant dans leurs bagages quelque

---

<sup>2</sup> Adaptation libre d'une conceptualisation de l'action publique proposée par Jean-Yves Trépos (2002) : elle relèverait au moins de trois types de « visions du monde » : « additive » – *i.e.* ambitionnant le traitement direct de la difficulté par des initiatives au coup par coup –, « compensatoire » – soit visant la résolution des problèmes « par une action sur leur contexte » –, « autonomiste », c'est-à-dire fondée sur « l'affirmation de l'autonomie des acteurs » et faisant droit à leur capacité à tisser des liens.

<sup>3</sup> Référence au titre d'un documentaire réalisé par un jeune réalisateur, fils de cadre de la sidérurgie originaire de la vallée de la Fensch : Laurent Hasse, *Sur les cendres du vieux monde*, Iskra, Arte France, RTBF Carré Noir, Tarentula, Centre Vidéo de Bruxelles, Sombrero Production, 2001, 73 mn.

chose du monde d'hier.

La thématique de la dette permet sans doute d'éclairer les actions et les engagements qui se revendiquent de quelque manière que ce soit de l'action sur le passé. Pour autant, elle laisse intacte la distinction trop catégorique entre ce que seraient les régimes respectifs de la mémoire et du patrimoine, tout en laissant pressentir leur possible brouillage, eu égard à l'inquiétude de notre temps et aux abus – des proliférations – qui pourraient s'ensuivre. Il ne serait pas inutile alors de laisser en chemin cette dichotomie, trop fortement marquée par ses instrumentations politiques, et de pousser plus loin, au-delà de la dette, vers la question de la reconnaissance. J'avance pour cela sous les auspices de Paul Ricœur dont la philosophie de la reconnaissance (Ricœur 2004) m'aide à construire et raisonner une intuition de terrain. La proximité sémantique des notions se réalise au niveau de la dernière des trois idées souche contenues dans le vocable « reconnaître », celle de la reconnaissance comme gratitude, dont Ricœur a souligné le caractère inattendu, étranger à la plupart des langues autres que le français (*ibid.* : 21)<sup>4</sup>. On pressent pourtant qu'on ne saurait s'arrêter à cette seule idée ou plutôt que cette seule idée ne suffit pas à rendre compte de la richesse de la relation : au-delà, l'acquittement de la dette vient également – en tant que production de traces – comme recherche de reconnaissance : se reconnaître soi-même et [demander à] être reconnu.

Passé de la dette à la reconnaissance, le titre de cette contribution porte les augures de ce fil conducteur renforcé ; mais il n'en est que l'introduction : nulle autre prétention que d'en illustrer la pertinence au moyen de quelques images sonores et visuelles – et même si la symétrie parole-ouïe/image-œil n'est pas réalisée !

## Dans l'espace de la mémoire de la « Lorraine sidérurgique »

### 1. « Il avait perdu le langage organisé ».

Yvon C. est un fils photographe, dont l'origine italienne remonte à ses grands-parents, immigrés au début du siècle dans le bassin du fer. Sa carrière d'instituteur spécialisé, puis de directeur d'un établissement scolaire pour enfants handicapés<sup>5</sup>, s'est entièrement déroulée, dans l'amont verdoyant et préservé de la vallée de la Moulaine bien que tout proche de Longwy. Là où le tumulte des usines, les fumées et les éclairs incandescents de l'acier en fusion ne se laissent pas deviner. S'il suit voire participe aux événements de 1978-79 et 1984, ripostes populaires et violentes – des émotions au sens premier du terme – aux plans de démantèlement de la filière chaude à Longwy, son premier contact avec le monde de l'usine se fait en 1987 à

---

<sup>4</sup> Le langage ordinaire ménage une variété d'acceptions du terme « reconnaissance » que *Le Robert* regroupe en trois idées mères : la reconnaissance-identification, la reconnaissance-admission et la reconnaissance-gratitude (Ricœur 2004 : 27 *sq.*). À cette « polysémie réglée produite par le lexicographe », Ricœur propose « un équivalent philosophique » (*ibid.* : 359) fondé sur le passage, au plan grammatical, de l'usage à la voie active du verbe « reconnaître » à son usage à la voie passive. Construit sur ce renversement qui, au plan philosophique, signe un déplacement de l'enjeu, de la maîtrise de la pensée sur le sens à « l'être reconnu », son parcours de la reconnaissance se fait en trois étapes : de la reconnaissance-identification à la reconnaissance mutuelle en passant par la reconnaissance de soi (*ibid.*). Ainsi la progression de l'une à l'autre acception philosophique est marquée par « un affranchissement croissant du concept de reconnaissance par rapport à celui de connaissance » (*ibid.* : 38).

<sup>5</sup> Où a également travaillé son épouse, institutrice spécialisée.

l'occasion d'une opération de sauvetage photographique de l'usine de Réhon qui vient d'être arrêtée et avant qu'elle ne soit livrée aux démolisseurs. Expérience décisive à l'origine de son engagement patrimonial. « C'est là, dit-il, qu'on a eu effectivement le coup de cœur. Quand on s'est retrouvé devant ces grosses installations qui étaient déjà en grande partie muettes. On s'est dit : ce n'est pas possible, ils vont continuer à découper tout ça et le faire disparaître ! Là ça a été vraiment le déclic [...] Je m'en souviens très bien, ce matin-là quand on était sur Réhon, cette rencontre avec ce côté monstrueux, monumental de la sidérurgie et la sidérurgie qui était éteinte, déjà quasiment, sans bruit ; sans bruit et sans odeur... De se dire : il faut absolument garder quelque chose de ça ! ». Il sera donc, l'année suivante, l'un des membres fondateurs et actifs d'une association qui se donne pour but la préservation de traces de cette monumentalité usinière. Dans un premier temps, dans une veine esthétisante, celle-ci projette de les « installer » – au sens plasticien du terme – dans l'espace urbain ; puis elle s'investit – c'est son projet phare – dans la conservation d'un site usinier en son entier : une sorte de mémorial *in situ* de la sidérurgie longovicienne. Projet qui ne concrétisera pas, se soldant par l'arasement de l'usine et le dynamitage en juillet 1991 des derniers hauts fourneaux du bassin, entraînant la mise en sommeil de l'association.

Elle : « Moi je suis montée ici pour me marier, je ne suis pas montée pour venir à Longwy. Non, je suis restée toujours un peu en dehors. C'était bien parce qu'on a toujours vécu dans ce monde de bois \*, mais je n'aurais pas vécu dans le monde de la sidérurgie.

– Vous aviez la chance d'être dans une sorte de bulle.

Elle : Ici oui parce que là où on a travaillé avant d'être en retraite, c'était de l'autre côté [du hameau]. Donc c'était une chance unique. Tandis que là-bas, c'était l'enfer...

Lui : C'était l'enfer ! il ne faut pas avoir peur de le dire ! C'était l'enfer ! Pour qui n'est pas entré au pied d'un convertisseur ou au pied d'un haut fourneau, c'est vraiment... Ah c'est beau ! [Il montre une photo accrochée au mur du salon, représentant une coulée] Ça là, quand vous êtes à côté du gars, mais là, maintenant, ils avaient des costumes en amiante, mais c'est infernal ! Là l'image, elle a été faite, je dois être à dix mètres à peu près, on ressent une chaleur absolument impossible ! [...] Et puis des comme ça [des photographies], on en a des quantités !

Elle : Et puis toute cette période, ça a quand même correspondu à une période de ta vie importante, avec la maladie de ton père... C'était important...

Lui : Oui bien sûr.

Elle : Il avait la maladie d'Alzheimer et ses seuls souvenirs, c'étaient des souvenirs de l'usine. Il ne nous reconnaissait pas les derniers temps...

Lui : Dans son discours, on devinait qu'il parlait de l'usine, parce qu'il était complètement incompréhensible dans son discours. Il n'avait pas perdu le langage, il avait perdu le langage organisé. Donc il construisait des phrases qui n'avaient aucun sens, mais on sentait, on comprenait bien qu'il parlait de l'usine. Et les trois années qu'a duré sa maladie, ça a été comme ça.

Elle : Donc un peu tout ce travail-là, pour mon mari, ça a été un peu aussi une thérapie. C'était important, c'était une façon d'honorer sa mémoire, de passer une période extrêmement difficile...

Monsieur et Madame C., Moulaine, 12 décembre 2002

\* Le hameau de Moulaine où ils habitent et ont travaillé est au cœur de la forêt.

L'émotion patrimoniale est une émotion « filiale ». Déjà, par son nom, C. CIL – prononcer Cécil : Composantes culturelles de l'industrie lorraine ou Composantes de la culture industrielle lorraine – l'association est placée sous le signe de la filiation, en référence « à titre personnel » pour Yvon C., à la chanson de Nougaro. Mais surtout, le monde de l'usine est le monde de son père<sup>6</sup>, qu'il découvre finalement l'année de sa mort, survenue également en 1987, au terme d'une terrible maladie dont la difficulté pour ses témoins prend un relief particulier dans le contexte. Yvon C. l'associe explicitement à son engagement patrimonial. « Il y a eu toute une période où et bien je pense que l'image du père se dégrade parce que ce n'est plus le père qui travaille, qui fait vivre la maison [...] À l'époque, on ne parlait pas encore beaucoup de ce genre d'affection. Et ça a été vraiment une horreur, les trois dernières années... Donc là il y a eu une période difficile, et je pense qu'en analysant maintenant mon engagement, enfin c'est même sûr, l'engagement par rapport au mouvement de préservation de mémoire, c'était une forme de rendre un hommage. Pour ne pas oublier. » À l'altération de la personne du père, exprimée dans la perte du langage organisé, correspond la déstructuration de son monde. Le monde du père perd son sens tout comme les phrases qui voudraient le désigner. L'un et l'autre deviennent méconnaissables, voire inconnaissables, non-identifiables. La reconnaissance du père comme de son monde, ici la reconnaissance-identification, selon la caractérisation philosophique de Paul Ricœur (2004 : 42-*sq.*), est « aux prises avec la hantise du "méconnaissable" » (*ibid.* : 102). Alors que se construit dans les mêmes années une voie rapide qui doit contourner Longwy et enjamber sans plus la voir l'ancienne vallée usinière, il est « insupportable » à Yvon C. que les vacanciers qui descendront, « des Hollandais en particulier, avec caravane, planche à voile et compagnie, [passeront tous] désormais par le viaduc de Longwy, ne verront plus jamais la vallée et ne [sauront] jamais ce qui s'est passé ici pendant un siècle. » En d'autres termes, il est intolérable qu'il puisse y avoir *méprise* sur ce que « ça a été ».

C'est face à ce risque de la reconnaissance que prend sens également la modalité photographique de l'engagement : significativement, l'association organise en 1989 à Longwy un cycle de manifestations, en forme de spectacle « multivision », d'expositions de peinture, de photographies, de projection de films et de diaporamas, intitulé : « La parole est à l'image : hommage aux hommes du fer ». Au moment où la sidérurgie entre dans le passé longovicien, où ses acteurs n'ont plus ou ont perdu la parole, celle-ci est donnée à l'image. Image photographique : le monument portatif par excellence et la forme élémentaire de la patrimonialisation. « Le monument, écrit Jacques Rancière, est ce qui parle sans mots, ce qui nous instruit sans intention de nous instruire, ce qui porte mémoire par le fait même de ne s'être soucié que de son présent » (Rancière 1997 : 55). La parole donnée à l'image inaugure une période sans paroles, du moins où la parole n'est plus le médium nécessaire : les acteurs de l'usine ont laissé la place à leurs fils, à charge pour eux, le temps d'un deuil, d'assurer une présence. La chute (la mort) du haut fourneau scelle la fin de l'engagement patrimonial d'Yvon C. et clôt la période active de son association.

---

<sup>6</sup> Il a été chargeur de coke, puis a travaillé « dans les assurances », avant de revenir à l'usine où il a terminé sa vie active comme machiniste.

## 2. La fille du photographe

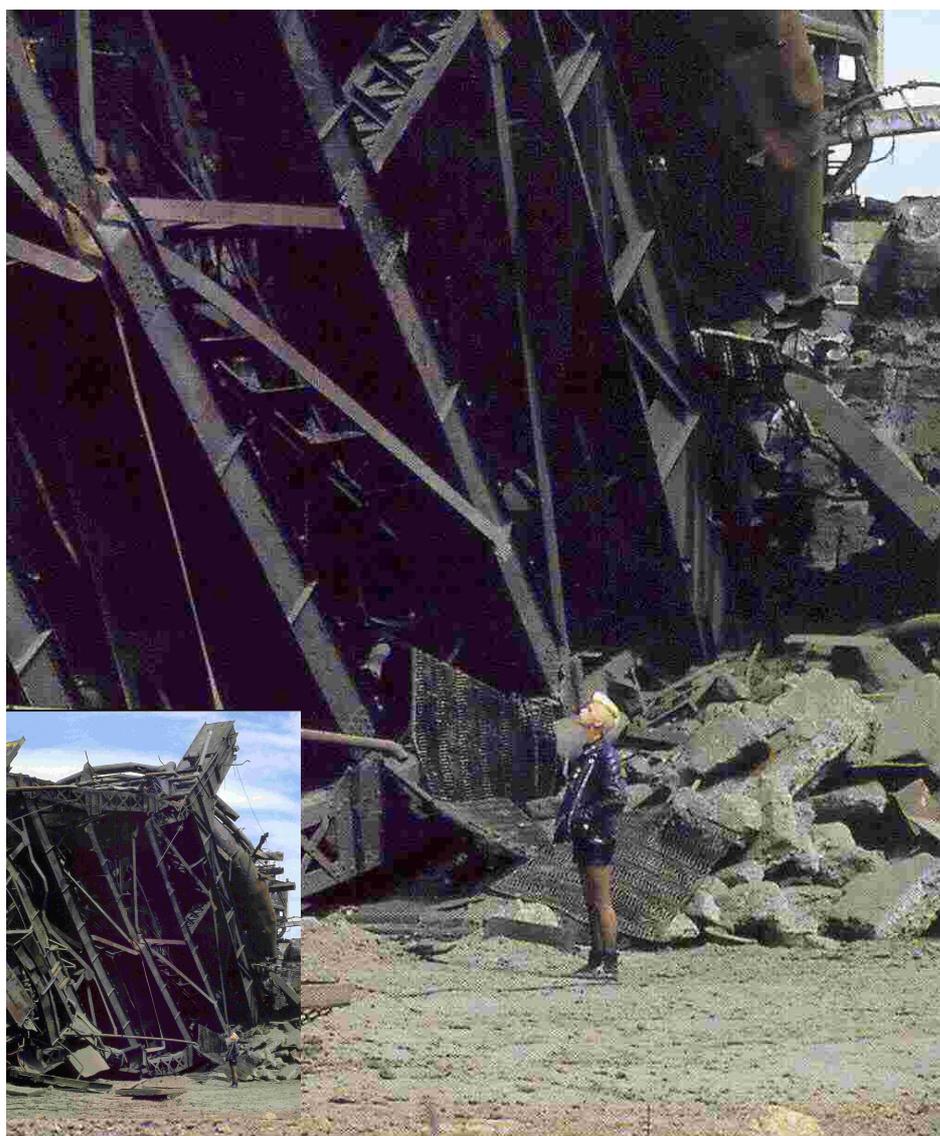
« C'était l'occasion ou jamais de fixer de l'événement. On avait sans arrêt l'appareil en bandoulière, prêt à partir de jour comme de nuit, en dehors des périodes de classe bien sûr. Il y a des événements qu'on n'a pas pu suivre parce qu'on était bloqué à l'école, mais dès qu'il y avait quelque chose, comme on dit, on allait couvrir l'événement ». Enseignant – aujourd'hui principal de collège –, fils d'ouvrier machiniste sarde, Sylvain D. a fait de la photographie le moyen et le but du travail de reconnaissance du monde paternel. Elle lui permet de pénétrer une sorte de « ville interdite », qu'enfant il ne pouvait que deviner depuis la cité où il a grandi : « Un moment, j'ai eu besoin de savoir ce qui avait derrière ces murs. D'autant plus qu'on voyait ce qui surgissaient au-dessus des murs mais pas ce qu'il y avait au ras du mur ». Il enregistre les derniers instants de l'usine laborieuse et fixe les ultimes soubresauts du monde ouvrier. Il en tire le sentiment tout personnel d'un privilège unique, non partageable « d'être là quand les choses disparaissent ». Que la photographie médiatise le monde et par là le mette à distance – une distance à la fois spatiale et temporelle – est peut-être à l'origine de sa fascination jubilatoire pour le monde de l'usine au regard de laquelle la douleur de la perte semble marquer le pas. Elle lui permet de pousser à son terme l'esthétisation du passé – et donc d'assurer le passage du document au monument. « J'ai toujours fait partie des gens qui ont trouvé belle la ville, c'est-à-dire une ville sidérurgique dans sa poussière, dans sa grisaille, ses fumées, c'est un spectacle. Je photographiais ça et les gens, les ouvriers, me disaient : ce n'est pas juste parce que tu nous renvoies de belles images et nous, on ne voit pas comme ça. Et les gens de l'extérieur me disaient : ah c'est ça ! C'est quand même un spectacle, ce n'est pas que de la poussière ! » Moyen d'une expression originale, qui veut imprimer sa marque sur le monde décrit, la photographie devient un vecteur de l'épanouissement personnel, elle participe alors à la reconnaissance de soi.

Partageant avec Yvon C. le même engagement, militant et membre fondateur de la même association, Sylvain D. déploie une démarche toute différente placée sous le signe de la positivité de la trace. D'une part, il publicise sa production dans des publications régionales ; d'autre part, il mobilise l'acte photographique même pour mettre en œuvre une sorte de pédagogie des relations générationnelles. Ce dernier trait est déjà contenu dans la structure même d'un ouvrage « grand public », *Rumeurs d'usines* (Dessi et Truba 1998), dans lequel il associe ses photographies aux textes de Serge Truba<sup>7</sup>. Usant d'un procédé littéraire courant, l'histoire d'une famille, S. Truba invente des situations – sous forme de lettres, articles de journaux, discours, extraits d'entretiens, conversation rapportées, etc. – qui lui permettent de couvrir l'histoire de la sidérurgie lorraine, de 1880 à 1998. Les photographies, en regard, – hommes au travail, matières, machines, usines, paysages ou architectures industrielles, manifestations, ruines – ne se soucient guère d'une concordance historique, elles ne sont pas datées, et tout au plus entretiennent-elles une relation thématique avec le texte. Dans son ensemble, l'ouvrage procède d'un travail d'impressions qui tente de capter, comme son titre le suggère, les bruits et la vie étouffés, de lointains échos, bref des traces d'usines alors disparues. Pour autant, auto-déclaré livre pour enfants,

---

<sup>7</sup> Ouvrier sidérurgiste, S. Truba fait œuvre de poète (recueils édités à compte d'auteur) et d'historien local. Il également publié avec S. Dessi un ouvrage en hommage aux mineurs de fer (Dessi et Truba 1994).

il déclare en préface leur raconter « l'histoire des hommes de la sidérurgie » : « vous les faire découvrir, c'est vous dévoiler aussi l'histoire de votre famille », en l'occurrence la famille métaphorique de la France rurale devenue ouvrière. Faussement historique, la démarche veut avant tout sensibiliser un jeune lecteur – j'allais dire spectateur – à l'idée d'une rupture de continuité, d'un accroc dans le flux temporel.



Le haut fourneau de Senelle (Dessi et Truba 1998 : 121). Photo Sylvain Dessi.

À la toute fin du livre, sur deux photos, se révèle une insolite présence : une adolescente, au look vestimentaire punk, contemple la carcasse enchevêtrée d'un haut fourneau ou pose, adossée à la paroi en briques réfractaires de sa cuve. Il s'agit, selon la légende de la première, du « haut fourneau de Senelle », celui-là même dont l'association s'était faite le champion et qui vient d'être dynamité. Ce que ne dit pas la légende, c'est qu'il s'agit de la fille du photographe. « J'ai travaillé un peu avec ma fille

sur le haut fourneau couché<sup>8</sup>. [...] Elle avait quinze ans. Maintenant elle travaille au Luxembourg, elle gagne bien sa vie. Elle est quand même habillée spéciale. Mais bon [aujourd'hui] elle bosse dans une grande banque, elle a un super job là-haut. Ça, ça fait partie de son expérience, c'est une adolescente un peu révoltée et donc j'ai fait toute une série sur le haut fourneau arrêté. Et on voit la structure, elle est fabuleuse, les éclairages, les engins, ce n'est pas un travail de pro, et en même temps, l'idée c'était de faire le pont entre une adolescente, donc un jeune en devenir, une femme dans un monde d'hommes et puis une usine qui mourait. La vie, la mort... Une photo extraordinaire comme ça. Là, c'est le haut fourneau couché. Donc je l'ai ramenée le lendemain, le lendemain [du dynamitage]. On a refait un travail complètement... superbe ! complètement évocateur sur la fin du haut fourneau. Une façon de tirer la révérence quoi ! Il y a des choses fabuleuses comme ça. C'est vraiment hyper photogénique ! ». La photographie devient alors le support privilégié d'une réflexion sur la transmission et la mémoire intergénérationnelle. Photo de ruine, trace de la trace : l'homme photographie sa fille contemplant la trace du monde révolu de son propre père. Filiation et mise en abîme ou la filiation inversée.

Le photographe, sa fille, un emblème du monde perdu de son père, finalement sont représentées ici les trois générations de la mémoire vive, le nombre minimal du flux générationnel sur lequel se construit l'ordre social et s'imprime le sens du temps (Zonabend 1999b : 25). Le père-photographe-pédagogue, *Ego* moderne des sociétés industrielles, fait le passeur : il se sert du monde de son père pour contenir la révolte de sa fille ou permettre qu'elle lui donne du sens. Il la met en position, comme lui, de se reconnaître. Avant qu'elle ne trouve sa voie, dans son propre monde, il l'initie à la reconnaissance des pères, à l'ordre de la tradition. Voilà qu'elle jette un regard en arrière et en prend la mesure. Avec les mots de Ricœur : dans la dynamique de la reconnaissance de soi, lui se tient au point de rencontre de la *mémoire* et de la *promesse*, l'une tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir, sous la menace constante de leur négatif respectif, l'*oubli* et la *trahison* (Ricœur 2004 : 165). Son geste augure un message que d'autres, les « enfants du Gueulard », déclineront à leur compte : ne pas oublier ses origines, c'est ne pas trahir ses engagements.

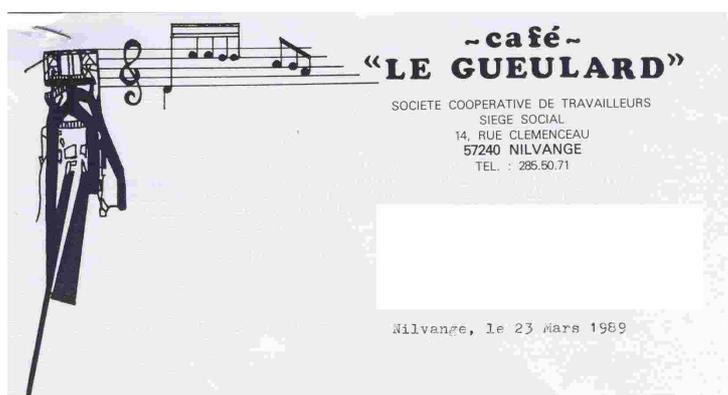
### 3. Les enfants du Gueulard

Ce serait l'histoire exemplaire d'un groupe de copains qui, transférant leur utopie dans la réalité, créent dans la vallée usinière de la Fensch, un « lieu » à vocation culturelle, devenu, vingt ans plus tard une institution de référence. Ils ont vingt ans au début des années 1980. Ils sont un peu plus d'une dizaine – au moins quatre filles et sept garçons. Ils sont presque tous enfants d'ouvriers – l'un est cependant fils d'un ingénieur de la sidérurgie –, et issus de l'immigration pour une partie – italienne, maghrébine, espagnole –, conformément à la sociologie de la vallée. Plusieurs de ces pères vivent un engagement syndical ou politique ; l'un d'eux est maire de Nilvange. Ils ont pour la plupart grandi dans la vallée, aussi le groupe résulte-t-il de l'agrégation d'amitiés survenues en divers lieux de la vallée et à différents âges de la jeunesse : la cité du Konacker, une cité pavillonnaire et ouvrière de Nilvange est un premier lieu

---

<sup>8</sup> Le « haut fourneau couché de Senelle », aux portes de Longwy, est à ce jour encore en place au cœur de la friche, monument « populaire » protégé par une nouvelle association ; voir Tornatore 2005a.

fédérateur ; le lycée de Fameck en est un autre et le lieu de l'expérience de l'engagement politique : PC, PSU, PCR, PCML...<sup>9</sup> ; d'aucuns se rencontrent autour d'une activité sportive, le basket ; d'autres dans la lutte antimilitariste : trois d'entre eux fondent l'Association pour l'objection de conscience (ASOC), qui organise à Thionville, quatre années de suite, « la Fête antibeaufs ». Lorsqu'ils formulent leur projet, et même si pour beaucoup l'avenir est indécis, ils sont tous orientés vers une voie professionnelle hors de leur milieu d'origine. Aujourd'hui ils travaillent dans l'enseignement, le culturel, le social : institutrice, enseignants en lycée, universitaire, directeur de médiathèque, représentant littéraire, chargé de développement culturel, chargé de mission dans un organisme d'aide aux immigrés... ; un seul est resté dans la métallurgie : il est aujourd'hui ingénieur de production.



SCOT Le Gueulard : logo et en-tête de courrier, 1989.



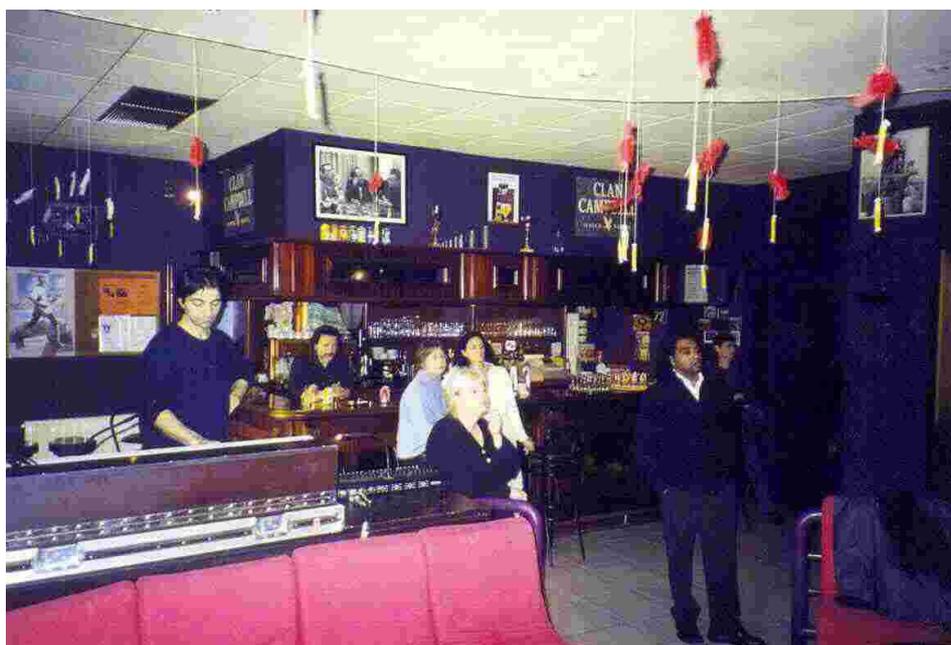
Photo de gueulard accrochée au mur du café « Le Gueulard ». Photo JLT, 2003.

« Je pense qu'on s'est retrouvé parce que personne ne se retrouvait là où il était lui-même ». Comme en écho : « Pour moi, c'était la volonté de mettre en place un lieu où on pouvait peut-être reproduire ce qui nous a manqué [...], la volonté d'essayer de retrouver une espèce de solidarité, ça va faire très mao, une solidarité de classe ». Enfin : « Faire quelque chose par nous-mêmes tout en valorisant le milieu dans lequel on était »<sup>10</sup>. Le nom du café porte cette inquiétude, celle de ne pas s'y retrouver, et la volonté d'y remédier : construire un lieu d'où s'exprimer, et donc se localiser. Un gueulard, c'est la partie supérieure du haut fourneau par où s'effectue le chargement ; c'est aussi, dans le parler des mineurs, la cloche ou la sirène qui rythme la journée de travail. Enfin, non sans provocation, le mot dit le souci de se faire entendre. Le statut juridique du café, hautement revendiqué par ses fondateurs, une « société coopérative de travailleurs », réfère au monde d'origine – et à son utopie égalitaire. L'établissement se double d'une association complémentaire de

<sup>9</sup> Parti communiste, Parti Socialiste Unifié, Parti Communiste Révolutionnaire, Parti Communiste Marxiste Léniniste.

<sup>10</sup> Je me suis limité, pour l'économie de cet article, à sélectionner des motifs selon le fil conducteur retenu. Une histoire fine de l'aventure du Gueulard nécessiterait de faire ressortir la diversité des mobiles de chacun des membres du groupe, et obligerait alors à identifier leurs propos – à l'instar des autres « illustrations ».

programmation, dont le nom renvoie, lui, au versant de la prise de parole : « Pour une alternative vers l'expression » ou PAVÉ. Bref, le point de départ, c'est un entre-deux : entre un monde révolu ou en voie de l'être et le rêve d'autres lendemains, un aujourd'hui incertain où puiser la volonté de faire quelque chose par soi-même, de prendre sa destinée en main. Dans les années 1980, si le processus de démantèlement



Café « Le Gueulard », soirée du vingtième anniversaire, décembre 2004. Photo JLT

de la sidérurgie n'est pas aussi dramatique que dans le bassin de Longwy, il est devenu évident que cette activité industrielle ne sera plus l'avenir de la vallée.

« On avait toujours en parallèle la volonté d'organiser des expressions pour des gens comme nous, leur donner accès à un lieu, et cette idée de montrer ce que la culture ouvrière avait pu apporter ». « Janus bifrons », le projet s'organise sur ces deux versants : l'un se déploie dans une activité de café, voulant construire une sociabilité sur le mode de la sociabilité ouvrière ; l'autre dans une activité culturelle, de diffusion et de création musicale, d'expositions et de forum. Après une recherche de l'amont à l'aval de la vallée, leur choix se portent sur un bar en liquidation à Nilvange, dont ils achètent le fond de commerce : non pas une friche industrielle, mais une friche de la sociabilité ouvrière. « Les vieux, quand ils sortaient de l'usine, ils allaient boire un coup au café ». Le choix du café n'est pas fortuit : il s'agit bien de se poster dans le temps du hors-travail de manière à donner sa puissance à la dimension culturelle du projet. Un lieu de culture, comme production d'œuvre et comme agent actif d'une identité collective. L'utopie s'installe sur cette difficile crête : « donner aux jeunes un lieu d'expression » et « faire venir les anciens ». En d'autres termes, sur le versant de la promesse : contre la fatalité de la crise et du délitement social, donner accès à la culture, à toute la culture ; sur le versant de la mémoire : accueillir des pères fatigués, qui viendraient s'asseoir aux tables servies par des fils. « Garçon, un

café ! »<sup>11</sup>.

C'est l'histoire, parfois cruelle, d'une utopie qui se confronte à l'épreuve de la réalité. Le Gueulard ouvre ses portes en décembre 1984 : le groupe reste aux commandes du café et de la programmation culturelle jusqu'en juillet 1985, puis jette l'éponge. Trop de tension nerveuse, l'épuisement, des dissensions qui apparaissent : impossible d'être à la fois patron de bar et acteur culturel. Comment faire face à des jeunes – des jeunes ouvriers – qui, faisant fi de ce qui leur est offert, viennent, comme dans tout bar, faire de la provocation ? Comment faire évoluer le projet ? Faut-il sacrifier à la raison marchande ? Dans quelle mesure la « pureté » culturelle originelle – une culture hors des voies académiques – peut-elle être préservée ? La réponse est à certains égards cinglante. Au terme d'un été incertain, le café réouvre en septembre 1985, repris en main par deux frères, plus jeunes, immigrés de première génération, qui vont s'imposer comme patrons et déployer, en parallèle à l'activité culturelle, une véritable activité de bar – boissons et jeux : billard, baby-foot, juke box. Le groupe originel gardera un temps la maîtrise de la programmation culturelle et continuera à s'investir dans l'association. Puis le désengagement des personnes sera progressif, fonction des destinées professionnelles, et accompli au début des années 1990. L'aventure du Gueulard se poursuit avec la « deuxième génération » du projet, Enzo et Maurice Albanese, Emmanuelle Mathern, véritables chevilles ouvrières, qui vont lui donner son assise institutionnelle et affermir son identification culturelle. Une reconnaissance officielle – symétrique du souci de reconnaissance dont il est porteur – par l'État et les collectivités territoriales : en 1992, la labellisation « café-musique », puis aujourd'hui celle de Scène de musique actuelle (SMAC)<sup>12</sup>. La suite, d'autres péripéties, une fermeture sous le coup de la loi anti-bruit, « l'itinérance » dans la vallée (« Le Gueulard s'éclate ! ), le projet de construction d'un lieu *ad hoc*, le réinvestissement récent de trois des membres du groupe originel, sera racontée ailleurs.

Au cours de mon enquête – je ne saurais encore en mesurer les effets –, je les ai appelés « les enfants du Gueulard » – reprise inconsciente d'une expression attribuée par Fabrice Lextraît (2001) à un autre collectif de friche –, appellation qu'ils ont tous, ou presque, acceptée et comprise dans ses deux sens : enfants du gueulard, c'est-à-dire du monde de la sidérurgie, mais aussi enfants de « Gueulard », en tant qu'ils sont le produit de l'objet culturel qu'ils ont créé et parce que celui-ci les fait agir. Cette désignation, un peu lourde certes, dirait bien cependant la double dimension, privée et publique, des engagements, ou plutôt le passage, pressenti précédemment, de l'une à l'autre sphère que négocient les engagements. La présence remarquée de pères, que ce soit par leurs propres engagements politiques et citoyens – la gestion municipale ou encore : l'un d'eux est fortement investi dans la conservation d'un haut fourneau dans la vallée (Tornatore 2004) –, ou en tant que figure discursive associée à l'ascension sociale et sujet, exprimé comme tel, d'une reconnaissance-gratitude, contribue à la construction d'une première forme de « reconnaissance mutuelle » (Ricœur 2004) : une « reconnaissance dans le lignage », dans le flux des générations (*ibid.* : 281). Au-delà, la référence familiale sert d'appui à l'engagement public dont elle contribue à signifier la continuité. L'acuité revendiquée de celui-ci à la faveur de

---

<sup>11</sup> Tels auraient été les premiers mots du tout premier argumentaire écrit du projet.

<sup>12</sup> Programme de soutien du ministère de la culture à des équipements structurants sur le secteur des musiques actuelles et amplifiées.

la crise, devant le constat patent d'une région en déshérence – « on nous oublie ! » – après avoir été sous les feux des Trente Glorieuses, dit la dimension de combat contenue de bout en bout dans l'aventure du Gueulard, de la volonté de naître sur le terreau de la culture ouvrière au souci de ne pas s'y limiter et de la dépasser – par une programmation voulue éclectique et un mélange recherché des publics. Le Gueulard participe de la lutte pour la reconnaissance mutuelle placée sous l'égide de « l'estime sociale » (*ibid.* : 294 *sq.*). Il est la réponse au sentiment de déni de reconnaissance et de *mépris* suscité par l'arrêt de l'activité industrielle et l'effacement programmé de ses traces. Ainsi le collectif s'est constitué en public, au sens de John Dewey (2001), en sujet politique.

#### 4. La reconnaissance de la personne

« Encore aujourd'hui, ça m'arrive d'avoir des discussions avec des collègues qui ne sont pas du même milieu que moi. C'est quelque chose que je remets sur le tapis encore régulièrement en disant : on n'a pas le même passé [rire].

– Vous excipez de ce passé comme des lettres de noblesse ?

– [Il hésite] On va dire oui [rire]. C'est vrai que – je ne le dis pas comme ça en général – c'est vrai que je pense que j'en tire une certaine fierté. Dans les relations que j'ai avec mes élèves – je travaille en lycée technique – je ne vais jamais voir l'origine sociale de mes élèves sauf quand il y a un problème, quand je tombe sur des jeunes qui sont boursiers avec des parents au RMI, c'est vrai que je ne réagis pas pareil. Il y a une espèce de solidarité diffuse. Ces jeunes-là, je vais les voir et je leur dis : Allez, allez ! Ça a dû m'arriver de leur dire : j'ai été dans la même situation que toi. Ou des trucs tout bêtes. À la fin de la vie de mon père – il a été malade plusieurs années, donc il a été arrêté très souvent ; en arrêt, il touchait la moitié de son salaire –, les quatre ou cinq dernières années de sa vie, le souvenir que j'en ai c'est que le problème financier à la maison, il était tout devant, sans arrêt. Ma mère ne travaillait pas, elle a cherché du boulot. Elle faisait du tricot pour le voisinage, ça ne rapportait pas. Elle a trouvé du boulot à la mairie d'Hayange : elle était femme de ménage dans les collèges. Par exemple, c'est quelque chose que je valorise dans le travail, le personnel d'entretien... dans le travail de tous les jours. Je crois qu'on est beaucoup, toute la clique là [*i.e.* le groupe], à avoir des relations humaines parce qu'on a eu un passé commun et qui est en relation avec le Gueulard. Qui est en relation avec la volonté de faire quelque chose par rapport à ça. Un truc tout bête : le personnel d'entretien que je croise tous les jours, ce n'est pas "bonjour", c'est "bonjour madame". Je tiens au "madame", je tiens au "monsieur" et les jeunes que j'interpelle, je leur fais cette remarque-là. Parce qu'il y a une reconnaissance de la personne. Moi je pense que ça vient de là, en fait, c'est le fil conducteur [sous entendu : du Gueulard] cette reconnaissance. Ce n'est pas forcément la mémoire d'ailleurs. Je trouve que c'est de plus en plus difficile de valoriser une mémoire ouvrière dans le milieu petit-bourgeois où je suis ; mais par contre, le respect de la personne, il vient de là, c'est de la reconnaissance. »

Daniel M., Metz, 28 mai 2003

Revenons sur ce qui peut être – et a dû être – considéré comme un échec. Le rapide constat qu'ils ne réussiront pas « à faire venir les anciens » et leur difficulté symétrique à faire face à certains jeunes met le groupe devant l'évidence qu'ils ont déjà franchi une frontière qui désormais les sépare de leur monde d'origine. Le succès de la reprise par des jeunes « de terrain », selon l'expression de l'un d'eux, en sera la preuve flagrante. Pour autant, vingt ans plus tard, nul sentiment d'échec ne ressort du discours rétrospectif et bien au contraire un sentiment de fierté : fierté d'avoir été à l'origine d'une réalisation qui dure, qui impose le respect et qui continue à porter leurs valeurs ; dans laquelle ils se reconnaissent toujours. L'idée d'échec serait une

imputation de l'extérieur. Au niveau du groupe et des personnes, le Gueulard serait vécu comme une initiation, une expérience fondatrice pour vivre le deuil du monde d'origine et accompagner la transition symbolique du passage de classes. Un autre indice concernerait le travail de mémoire. L'association PAVE ménage toujours dans ses buts « la mise en valeur de la mémoire et de la culture ouvrière ». Ses membres sont aujourd'hui associés à la mise en œuvre d'une politique de la mémoire par les pouvoirs publics locaux – ici la Communauté d'agglomération du Val de Fensch. Pour autant, la programmation artistique et musicale, au fil des années, a constitué le cœur de l'aventure, et même si on a tenu à fêter le cinquantième anniversaire du Front populaire, à organiser des expositions autour de la sidérurgie, le versant culture l'a toujours emporté sur le versant mémoire.

C'est moins la mémoire qui importe que ce qui lui donne sa dynamique. Un fil conducteur et qui relie. Daniel M. relève la difficulté constitutive du travail de mémoire en tant que procès d'objectivation. En revanche la mémoire peut se réaliser à moindre coût, c'est-à-dire sans le risque de la trahison, dans un travail de reconnaissance de la personne. Derrière cette traduction libre, non contraignante de ce qui doit rester, se profile un principe de production des identités, individuelles et collectives, considérées dans leur condition historique. « La tenue risquée l'ipséité » préférée à la « sécurité de la mêmété » (Ricoeur 2004 : 155).

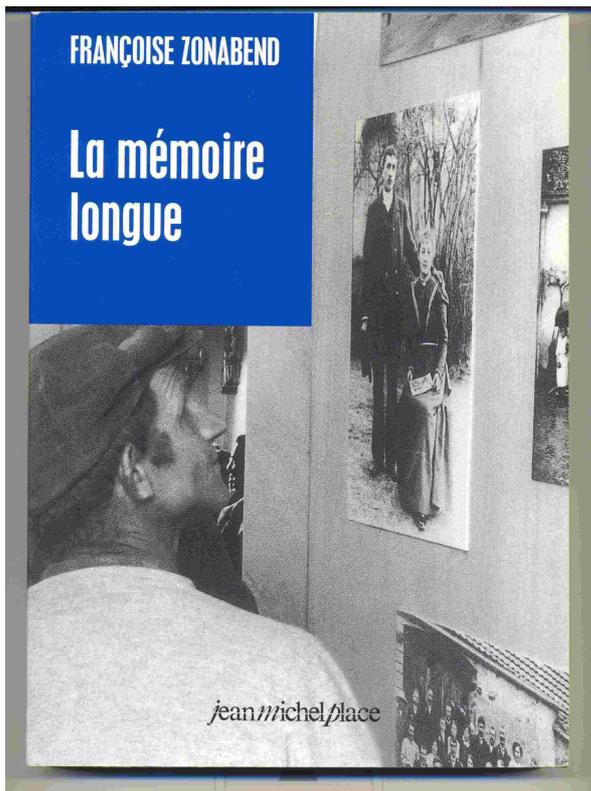
### « Qu'est ce que demeurer pour une chose qui dure ? » <sup>13</sup>

J'élargis cette interrogation – formulée à l'occasion d'un commentaire de Husserl sur le souvenir, à propos d'une chose qui dure sur le modèle du son qui résonne puis de la mélodie remémorée (*ibid.* : 174) – à la mémoire collective. Le parcours de l'espace de la mémoire de la « Lorraine sidérurgique » montre à l'œuvre le double travail du deuil et du souvenir en situation de perte. Dans ces quelques illustrations se lisent des médiations – l'esthétisation, la traduction... – qui instruisent le passage du temps sur les choses et les hommes et des régimes singuliers de prise de parole qui fixent le souvenir et conditionnent la remémoration. Il permet en outre de relativiser le modèle explicatif fondé sur le partage à la fois historique et logique entre les régimes de fonctionnement symbolique de la mémoire et du patrimoine, entre la continuité mémorielle des sociétés traditionnelles et la rupture patrimoniale des sociétés de la modernité (Guillaume 1980, repris par Davallon 2000 ou Rautenberg 2003). On ne saurait repérer de manière aussi nette d'un côté l'entretien du fil de la mémoire et de l'autre la reprise – au sens de couture – de la rupture avec le passé, mais une tension permanente entre rupture et continuité qui pourrait être résumée dans un détournement de l'expression « solution de continuité », en jouant sur « solution » : résoudre ou dissoudre ? Notons cependant que dans un cas comme dans l'autre, c'est l'idée de détachement qui prévaut.

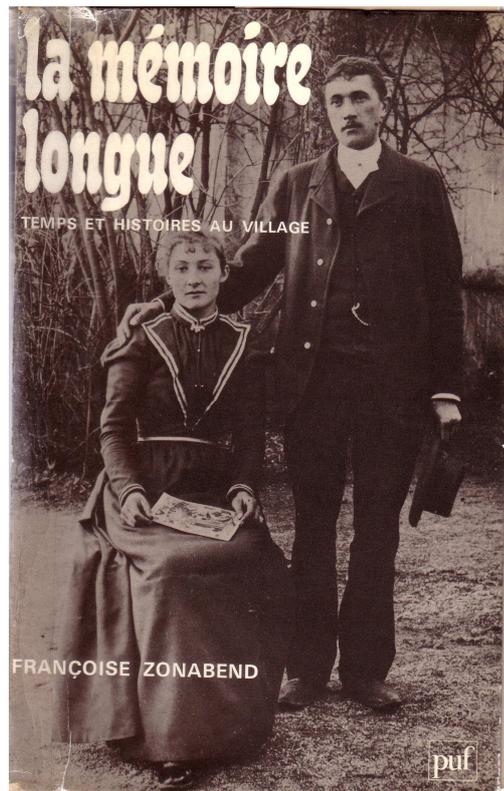
Faut-il d'ailleurs durcir à tout prix l'écart entre « la mémoire longue » des sociétés traditionnelles – objet classique de l'ethnologie – et la mémoire « proliférante », « saturée », « fragmentée » des sociétés de la modernité, puis de la mondialisation ? Comment le mesurer ? Travaillant à l'occasion sur ce classique de l'ethnologie du domaine français qu'est *La mémoire longue* (Zonabend 1999), publié voici un quart de

---

<sup>13</sup> Ricoeur 2004 : 174.



La mémoire longue, couverture de l'édition de 1999



La mémoire longue, couverture et 4<sup>ème</sup> de couverture de l'édition de 1980

siècle, je tombai en arrêt devant la photographie illustrant la couverture de la deuxième édition (1999) : un homme, d'âge mûr, regardant la photographie exposée sur un mur d'un jeune couple du début du XX<sup>e</sup> siècle, posant. Je lui trouvai un « air de ressemblance » avec la photo de la jeune femme au pied de la carcasse du haut fourneau couché. Tout est dans le regard : même regard contre-plongé dans le passé. Or la photographie sur laquelle l'homme porte ce regard est celle illustrant vingt ans plus tôt la couverture de la première édition (1980). Examinons plus en détail la présentation de ces deux éditions. La jaquette de 1980 marque une différence entre la couverture et la quatrième de couverture. Sur la couverture, ce jeune couple de 1900 : elle est assise, lui debout, une main posée sur son épaule, qui fixent l'objectif. Au dos du livre, une photographie prise par l'auteur en 1972 au cours de son enquête : une vieille femme – est-ce la même, seule, quelques décennies plus tard ? – assise à côté du poêle, dans la *salle*, pièce principale selon la terminologie de la maison traditionnelle locale. La structure de la jaquette renvoie à l'objet du livre, la mémoire longue d'hier ou d'autrefois à aujourd'hui (les années 1965-70) malgré les mutations, et au balancement constant de la démonstration entre ces deux pôles. En effet, les deux tiers de l'ouvrage sont consacrés à l'examen du temps de la collectivité combinant l'autrefois et l'aujourd'hui du temps du vécu et du



temps de la vie. Mais le lieu même de la mémoire longue, soit un composé de temps collectif et de temps familial, figure bien sur la couverture : une image idéal-typique de la société traditionnelle et de sa temporalité circulaire. Changement net en 1999 : c'est alors une seule photo qui « enveloppe » le livre. Celle-ci est reproduite dans la préface de la nouvelle édition, avec une autre photographie, sous la légende : « La mémoire regardée et commentée. Les habitants de Minot visitant l'exposition de photographies, anciennes et contemporaines, présentées à l'école du village en juillet 1973 ». Toutes deux ont été prises à cette occasion par Françoise Zonabend. La focale s'élargit, on constate bien que l'homme de la couverture n'est pas seul : ils sont deux peut-être trois autour de la photographie. On imagine les commentaires : un travail de reconnaissance-identification des personnes.



La mémoire regardée et commentée.  
Les habitants de Minot visitant l'exposition de photographies, anciennes et contemporaines,  
présentée à l'école du village en juillet 1973. (Cl. F.Z.)

Photographies insérées dans la préface à l'édition de 1999, p. 10 et 11. Clichés Françoise Zonabend.

Zoomons sur la première de couverture. Un homme « d'aujourd'hui » (1973) regarde la photographie figurant sur la couverture de l'édition de 1980 : il regarde la photographie qui représente une monographie ayant pour objet la construction d'une mémoire localisée. Il regarde « la mémoire longue ». Il regarde sa mémoire – qui est supposée telle –, c'est-à-dire le passé, matrice de (sa) mémoire. Cette relation en miroir est soulignée par le fait que sur la photographie, la photo qu'il regarde est inversée par rapport à la version figurant sur la couverture de 1980. Cette inversion a une raison technique : la comparaison avec la version de la page 11 montre que c'est toute la photo de 1973 qui a été inversée de manière à ce que « le regard », son sujet et son objet, soit sur la première de couverture. On pourrait dire a posteriori qu'en 1980, l'identification des villageois à leur mémoire (au passé) est totale. Ils sont la mémoire longue. En 1999, l'identification est spéculaire : l'homme se regarde dans la photographie et (se) découvre son passé. Ce n'est pas un acte isolé : l'identification est évaluée collectivement.

Françoise Zonabend a écrit une préface à la seconde édition, dans laquelle elle traite des changements survenus depuis la première : quant à son objet, la mémoire orale, et quant à la méthode canonique de sa discipline, la monographie. Entre temps est advenu « le règne de la mémoire généralisée », selon le mot de Pierre Nora (1992 : 1011) auquel elle semble adhérer. La préface a pour titre « Mémoire de la mémoire ». L'effet de miroir se double d'un effet gigogne. Mémoire de « La mémoire longue » ? Mémoire de l'ethnologue ? Celle-ci a photographié un homme regardant une image de son passé, dont elle rend compte comme mémoire. L'ethnologue fait office de mémoire (du village) : ce n'est pas nouveau, le musée l'atteste. Il objective son passé. Le geste n'est pas sans risque : il peut être mal reçu, comme en a témoigné l'auteur (Zonabend 1994 et 1999b : 32), et ce qu'il restitue perçu comme un déni de reconnaissance, une méprise confinant au mépris (Ricœur 2004 : 371). N'était cet écueil, inhérent au régime scientifique, le geste s'apparente à celui de Sylvain D. photographiant sa fille contemplant le monde mort, passé, de son père (à lui) : même mise en abîme ; même extériorité de la chose, regardée. Les enfants du Gueulard, quant à eux, ils ne regardent pas la mémoire, ils la portent en eux.

L'opposition centrale « intériorité/extériorité » offre une grille de lecture qui permet de tempérer une perspective historiciste de la relation au passé. « La mémoire regardée et commentée » : que cette photo illustre l'édition de 1999 veut signifier que depuis vingt ans on assiste à des phénomènes massifs d'extériorisation de la mémoire par des demandes de réparation face à des abus d'oubli, des abus de silence ou de manipulation. Ce temps de la mémoire est alors stigmatisé dans ses débordements, de l'insistance de l'injonction du devoir de mémoire à sa saturation. Dans sa préface, Françoise Zonabend en prend acte paradoxalement : en soulignant l'originalité de son objet : la mémoire orale, comme persistance remarquable dans nos sociétés et mettant en représentation une extériorisation de la mémoire. Dans l'espace de la mémoire de la « Lorraine sidérurgique », les deux configurations sont co-présentes. Le photographe, sa fille et le haut fourneau : la question posée est celle de la perte de la mémoire, et que les poubelles du monde soient encombrées de déchets, d'objets ayant perdu leur sens, devenus insignifiants. La mémoire demande alors à être revivifiées par les objets – au moins des photographies et des livres. Quant aux enfants du Gueulard, ils ont dans leurs bagages leur culture de classe, incorporée et inscrite comme valeurs. Se dessinent là les deux manifestations apparemment

contradictoires de la mémoire comme dynamique. Pour faire son deuil, il faut interioriser la perte. Pour soutenir la mémoire, il faut la déposer dans des objets.

« L'escoundude », Avignon  
16-25 août 2005

## Bibliographie

- Davallon Jean, 2000, « Le patrimoine : une "filiation inversée" ? », *EspacesTemps*, 74-75 : 6-16.
- Dessi Sylvain et Serge Truba, 1994, *Complainte en sol mineur*, Metz, Éditions Serpenoise.
- 1998, *Rumeurs d'usines*, Metz, Éditions Serpenoise.
- Dewey John, 2003 (1927), *Le public et ses problèmes*, Publications de l'Université de Pau, Farrago/Éditions Léo Scheer.
- Guillaume Marc, 1980, *La politique du patrimoine*. Paris, Galilée.
- Lextraït Fabrice (avec la collaboration de Marie Vanhamme et Gwenaëlle Groussard), 2001, *Friches, laboratoires, fabriques, squats, projets pluridisciplinaires... : une nouvelle époque de l'action culturelle*, Rapport à M. Dufour, secrétaire d'État au Patrimoine et à la décentralisation culturelle, Paris, Ministère de la Culture.
- Nora Pierre, 1992, « L'ère de la commémoration » in : Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. t. III : Les France , vol. 3 : De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard : 977-1012.
- Rancière Jacques, 1997, « L'inoubliable » in : Jean-Louis Comolli et Jacques Rancière, *Arrêt sur histoire*, Paris, Éditions du centre Pompidou : 47-70.
- Rautenberg Michel, 2003, *La rupture patrimoniale*, Grenoble, À la croisée.
- Ricœur Paul, 2004, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris, Stock.
- Tornatore Jean-Louis (avec la collaboration de Sébastien Paul), 2003 « Publics ou populations ? La démocratie culturelle en question, de l'utopie écomuséale aux « espaces intermédiaires » in : Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*. Paris, Presses de Sciences Po : vol. II (cédérom), 299-308.
- Tornatore Jean-Louis, 2004, « Éléments d'histoire culturelle d'un haut fourneau lorrain. Chronique patrimoniale » in : Jean-François. Belhoste, Serge Benoît, Serge Chassagne et al. (textes rassemblés par), *Autour de l'industrie, histoire et patrimoine*. Mélanges offerts à Denis Woronoff, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France : 373-393.
- 2006, « Impressions patrimoniales. Topologie de la perte et photographie » in : Jacques Roux et Michel Peroni (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde* La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- à paraître, « Trou de mémoire. Une perspective post-industrielle de la Lorraine sidérurgique » in : Jean-Claude Daumas (dir.), *La mémoire de l'industrie : de l'usine au patrimoine*, Cahiers de la MSH Ledoux, Presses universitaires de Franche-Comté.
- Trépos Jean-Yves, 2002, « L'expertise comme équipement politique de la société

- civile », *Questions de communication*, 2 : 7-18.
- Zonabend Françoise, 1994, « De l'objet et de sa restitution en anthropologie », *Gradhiva*, 16 : 3-14.
- 1999a (1980), *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Éditions Jean-Michel Place.
- 1999b, « Mémoire de la mémoire. Préface à la seconde édition » in *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Éditions Jean-Michel Place : 7-33.